

40^{ÈME} ANNIVERSAIRE

Il y a quarante ans, en Mai 1946, fut fondée l'Association des Anciens de Jeunesse et Montagne.

C'est à l'initiative de Raoul ROCOFFORT de VINNIERE, et de quelques anciens, que les statuts de l'Association, dénommée dans un premier temps : « Association Equipe Montagne », furent enregistrés sous le n° 107 à la Préfecture de Seine et Oise.

Une première section, celle de PARIS, se réunissait au Royal Villiers.

Par la suite des Cercles furent créés dans divers Départements.

Une première Assemblée Générale se tint à LYON, en 1947.

Dans le prochain numéro de la Revue J.M., nous retracerons les grandes étapes de l'action généreuse et efficace, au sein de l'Association, de celui qui fut son fondateur et son dynamique animateur : Raoul ROCOFFORT, prématurément disparu en 1981.

En avant première nous publions ci-après un article de notre camarade et ami : Robert LUTRINGER, qui a collaboré avec ROCOFFORT.

La Rédaction

AVEC RAOUL ROCOFFORT AOUT 42 - AOUT 43

Incorporé à JEUNESSE ET MONTAGNE le 30 Mars 1942, au Camp du Drac à Grenoble, je suis affecté aussitôt au Groupement Savoie, au P.C. du Groupement, à Challes les Eaux, où j'arrive le 1^{er} Avril, plein d'espoir de partir rapidement en montagne... Las, le facétieux poisson d'avril en décide autrement, et me voici nommé secrétaire au P.C.

Brasse coulée dans la paperasse, compilation de dossiers, privilège de travailler auprès de deux Chefs prestigieux : le Chef du Groupement Savoie ROUGEVIN BAVILLE et son Adjoint ETTER, mais hélas adieu à mon beau rêve de vie d'équipe, de randonnées en montagne, de veillées autour du feu...

Le P.C. du Groupement est une sorte de gare de triage où défilent les bleus, que l'on envoie dans les Centres d'Entremont, des Allues et de Beaufort-sur-Doron, en échange des anciens qui redescendent de ces Centres pour être libérés après leurs huit mois de service, bronzés, radieux... Je les écoute avidement parler de Saint-Guérin, Roselend, Belleville, Planey d'Arèches, des Aiguilles Croches ou du Grand-Mont en neige de Printemps, de la Pierra Menta par la voie normale... et le soir avant de m'endormir je rêve de ces lieux magiques, et prie le Dieu des bleusaillons de me faire découvrir, un jour moi aussi, ces mystérieux horizons, que j'appelle de tous mes vœux.

Et voilà que le mini-miracle se produit : le Chef ETTER m'annonce un beau jour que je vais partir bientôt au Centre PATUREAU-MIRAND, dans le Beaufortain, pour y suivre un stage de Chef de Patrouille avant d'être affecté à une équipe. Ce stage doit avoir lieu au Planey d'Arèches, du 14 au 31 août.

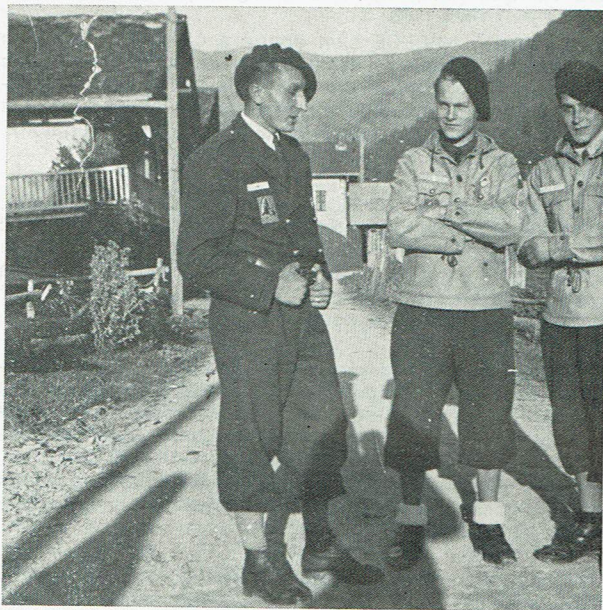
Et, ajoute le Chef ETTER, vous aurez la chance de faire ce stage avec, comme animateur-directeur du stage, le Chef Raoul ROCOFFORT. Sur le moment, cette précision n'éveille en moi aucune réaction particulière ; je ne connais pas les Chefs du Centre PATUREAU-MIRAND. Mais le lendemain je fais part de cette information au Chef CERINO, mon supérieur hiérarchique direct au Groupe de Challes, et lorsque je lui dis que ce sera le Chef ROCOFFORT qui mènera le stage de C.P. (Chef de Patrouille), son seul commentaire consiste en un sifflement, appuyé d'un hochement de tête... J'en conclus que ce sera viril et sportif, et cela me réjouit. Je commence à me rouiller, ici, comme bureaucrate...

Le 13 Août 1942 j'arrive au chalet du Planey, le chalet J.M. Raoul ROCOFFORT d'aujourd'hui, en fin d'après-midi, avec mon barda, monté bien entendu à pied depuis Beaufort, où je me suis présenté au Chef CHOMIENNE, Chef de Centre.

En arrivant au Chalet du Planey, je vois quelques stagiaires déjà installés depuis ce matin, et ils me désignent la porte de la pièce où le Chef ROCOFFORT attend et reçoit l'un après l'autre chaque arrivant.

A mon tour, je me présente, un peu ému, impressionné. D'emblée, je suis séduit par le comportement, l'attitude de ce Chef prestigieux, son autorité et en même temps sa simplicité, sa manière de vous regarder droit au fond des yeux et de vous parler...

Au total, nous sommes dix-huit stagiaires futurs C.P., motivés, enthousiastes, prêts à en découdre, attendant avec espoir la première marche d'endurance en montagne... patience, mes agneaux, ça vient ! Le 17 Août réveil à 2 heures, décrassage, jus, et départ sac au dos de nuit, à 3 heures, pour un circuit que je vous invite à repérer sur une carte de la région (notamment celle au 1/50.000°, Mont-Blanc et Beaufortain, de Didier et Richard) : passage au Centre de Beaufort vers quatre heures moins dix, où tout le monde dort à poings fermés, virage complet de l'équipe de service, puis montée à Hauteluce par le raccourci des Curtilllets, ROCOFFORT toujours en tête, au pas de chasseur... derrière, ça suit tant bien que mal (pour le virage de Beaufort, c'est lui qui a organisé et minuté l'opération, y prenant part pleinement).



28 Septembre 42.
ROCOFFORT et LUTRINGER (Equipe de VARAX)
(Photo G. Peyramaure)

Nous arrivons au chalet de Belleville (Equipe de Varax) à 6 heures 30. Un quart d'heure de repos, avec un jus et quelques tartines de pain, et hop on remet les sacs au dos et, sans chercher à comprendre, nous emboîtons le pas à ROCOFFORT qui, du chalet, met directement le cap sur le col de Véry, tout droit à travers les alpages.

Un peu avant 10 heures, suant et soufflant, nous parvenons au col et une pause nous permet de découvrir avec émerveillement le massif du Mont-Blanc, Bionassay, les Dômes de Miage... C'est la première fois que ces 18 garçons voient ces montagnes de rêve, et ils sont là, silencieux, admiratifs, pendant que ROCO nomme chaque sommet.

Je m'aperçois que je viens d'écrire ROCO... et non pas ROCOFFORT. Que l'on ne voit pas ici une familiarité de mauvais aloi, ou un manque de respect. J'aime et considère beaucoup trop Raoul ROCOFFORT pour cela. En fait,

presque tous ceux qui l'ont connu l'ont appelé familièrement et amicalement ROCO ; il le savait, et cela ne lui déplaisait pas. A 10 heures 15 nous repartons, toujours au pas de chasseur, vers le col des Saisies (lieu de rassemblement des huissiers, ironise l'un d'entre nous), où nous arrivons à 11 heures 30.

Là nous effectuons une pause casse-croûte au cours de laquelle la majorité de la colonne en profite pour enlever le pantalon et, dans un merveilleux ruisseau d'eau fraîche, tremper longuement les fesses, rougies et cuisantes...

Après ce bienfaisant rafraîchissement et le casse-croûte tiré des sacs, ROCO nous fait plonger sur Hauteluce, puis nous repassons par les Curtilllets et l'on traverse à nouveau Beaufort, moins glorieusement et bien moins vite que ce matin. En queue de file on commence à avoir du mal à mettre un pied devant l'autre, mais ROCO nous secoue, nous galvanise, et nous remontons à Arêches « en tirant une langue comme ça ». Dernière bavante : d'Arêches au chalet du Planey, où nous arrivons enfin à 19 heures 30, dans un état de lassitude extrême, après environ quinze heures de marche, près de 3.000 mètres de dénivellations successives, et peut-être une quarantaine de kilomètres de distance ? En tout cas, pas besoin de berceuse ce soir-là, après une délicieuse douche et un repas vite expédié.

Le lendemain ROCO avait exceptionnellement programmé le lever à 8 heures, le drapeau à 9 heures, puis une journée d'activités d'intérieur (cercles d'études et causeries).

Au moment d'aller aux couleurs, personne ne pouvait enfile ses modèles 17, vu nos blessures aux pieds : ampoules éclatées, coupures et meurtrissures nombreuses. L'un d'entre nous va en faire part au Chef, et revient avec l'autorisation spéciale pour tout le stage de venir aux couleurs en espadrilles. Et, ô surprise, le Chef s'amène lui également en espadrilles ! Ses pieds avaient subi le même sort que les nôtres, et il nous a donné là une leçon d'à-propos, de simplicité, de réalisme. Courbaturés, vidés par la marche de la veille (mais heureux de l'avoir faite et de n'avoir pas calé), nous passons tant bien que mal une journée de semi-repos, où tout exercice physique est exclus. Vers 15 heures 30 une petite pause succède à un cercle d'études, et nous sortons devant le chalet... soudain l'un d'entre nous se met à crier « au feu », en désignant la grande scierie qui se trouvait en contre-bas du chalet, dans la prairie, à environ huit cents mètres.

Une épaisse fumée sort du local où sont entreposés les troncs avant sciage, et l'on entend de loin crier les gens de la scierie.

ROCO, qui nous rejoint devant le chalet, décide aussitôt que nous fonctionnons porter secours et aide à la famille de la scierie, et en une fraction de seconde nous oublions nos pieds endoloris, nos reins courbaturés ; nous saisissons au vol tous les seaux et récipients à portée de main, et ROCO en tête nous nous précipitons vers l'incendie. Au passage, nous récupérons une pompe garée dans un petit local, près de notre chalet. C'est une vieille pompe à bras, avec brancard d'attelage, modèle 1910 ; un ruisseau coule dans la prairie, près de la scierie, où nous pourrions brancher le tuyau.

Et nous voilà donc courant dans la prairie, en espadrilles, agrippés à la pompe, les uns devant, dans les brancards, les autres retenant cet engin par ses côtés et son arrière... lequel engin, relativement lourd, prend de plus en plus de vitesse, car la prairie est en pente, et bientôt nous voilà affolés, courant à toute vitesse : ceux qui sont derrière, pour rattraper cette garce de pompe dévalante et cahotante, et ceux qui courent devant pour ne pas qu'elle leur passe dessus, le tout accompagné de cris,

d'imprécations et de conseils contradictoires, jusqu'au moment où nous parvenons enfin à freiner cette course folle, à maîtriser l'engin, puis à l'installer à portée de la scierie. ROCO nous fait brancher le tuyau, une extrémité dans le ruisseau, et l'on commence à pomper. Mais bientôt nous comprenons que notre lance est insuffisante ; le feu gagne, inexorablement. Tout le bois entreposé va y passer.

Or, joutant la scierie, il y a la maison de l'exploitant. La famille de ce dernier est sortie, avec quelques affaires et regarde avec anxiété l'incendie qui progresse... alors ROCO s'écrie qu'il faudrait sortir de la maison le maximum d'affaires, pour les sauver. Aussitôt nous organisons une chaîne, de l'intérieur jusque dans la prairie, devant la maison.

Vaisselle, lingerie, couvertures et draps, matelas, chaises, poste de radio (la T.S.F., comme l'on disait à l'époque), les habits, tout y passe. ROCO est dans la chaîne, proche de moi, et il reste imperturbable lorsque parmi les effets de lingerie qui passent entre nos mains, provenant d'une armoire lingère du premier étage, nous voyons soudain défilier une série de dessous féminins, en rude cotonnade de jadis, dont la coupe et l'ampleur n'avaient rien de commun avec la gracieuse lingerie féminine que la publicité télévisée nous montre à gogo...

Mais le feu gagne, les crépitements augmentent. Bientôt les flammes nous chassent de la maison ; à côté, la scierie n'est plus qu'un immense brasier.

Dans la prairie, devant la maison où nous avons entassé pêle-mêle tout ce que nous avons sorti précipitamment, nous nous rendons compte que toutes ces affaires sont beaucoup trop près du feu, et qu'elles vont brûler elles aussi. La chaleur du brasier devient intolérable. ROCO nous crie alors de vite sauver l'essentiel, en le transportant plus loin dans la prairie... ce que nous faisons aussitôt, au pas de course.

Pieds meurtris, vous avez dit pieds meurtris ? Courbatures, quelles courbatures ? Oublié, tout ça.

Bientôt, tout n'est plus qu'un immense feu, effrayant, dont nous devons nous tenir éloignés d'au moins une soixantaine de mètres, sinon l'effet de brûlure est insupportable sur la peau, et nos sourcils et cheveux roussissent. La lance, toujours en batterie, arrose symboliquement les flammes, maintenue par deux volontaires que l'on relaie toutes les minutes, et sur lesquels on fait la chaîne depuis le torrent pour déverser des seaux d'eau, qui sèchent en quelques secondes. Depuis l'alerte, trois heures ont passé. Maintenant, c'est fini, tout a brûlé, et nous remontons lentement la prairie, tirant et poussant la pompe, harassés, endoloris, sales, enfumés...

Après la douche et le repas du soir, le Chef organise une courte veillée à l'issue de laquelle, après avoir tiré les conclusions de notre intervention au feu et des erreurs à ne pas commettre, il nous laisse entendre que demain et les jours suivants nous devons nous lever un peu plus tôt et nous coucher un peu plus tard, car il faut rattraper le temps passé à l'incendie et dérouler quand même le programme initialement prévu.

Logique ; on n'est pas ici pour se la couler douce.

Mais à côté de sa rigueur, ROCO nous démontre parfois son humour et son plaisir à se livrer à des facéties, par exemple lorsqu'il s'agit de mystifier des bleus, ou de faire une farce collective.

Ainsi on nous annonce, par exemple, le passage à notre chalet d'un groupe d'étudiants, venant d'une grande ville, qui effectuent un voyage d'étude en Savoie, durant la période de vacances. Ce groupe nous est envoyé par les autorités J.M., car il doit découvrir la vie J.M. et devra ensuite rédiger une synthèse sur ce sujet.

« Et si on leur faisait une bonne petite farce, Chef ? » suggère l'un de nous.

ROCO réfléchit deux secondes, puis son visage s'éclaire.

« D'accord, répond-il. Je jouerai le rôle du cuisinier, NIVIERE prendra ma place, et LUTRINGER sera son adjoint, chargé de la discipline !... »

Et c'est ainsi que le 22 Août, dans l'après-midi, NIVIERE revêt avec fierté le blouson du Chef, avec ses insignes de Chef de Groupe. Moi, j'arbore une barrette de Chef de Patrouille, et durant la première partie de la réception, gardant notre sérieux avec beaucoup de difficultés, nous décrivons à ces braves étudiants stupéfaits une vie J.M. imaginaire, très éloignée de la réalité.

Le « Chef » NIVIERE s'en donne à cœur joie, moi j'en rajoute tant et plus... l'escalade nocturne du Mont-Blanc alterne avec la coupe de bois transportée par téléphérique, la traque au dahu au sommet du Grand Mont les nuits de pleine lune succède à la baignade obligatoire, tous encordés, au lac de la Girotte, etc...

Et voici soudain que ROCO fait son entrée, en cuistot, le treillis trop petit, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles ! et s'adresse au Chef RIVIERE pour lui demander, en bredouillant, s'il faut sortir du local-ravito une dotation spéciale de navets à faire éplucher par les visiteurs, pour leur repas du soir avec nous... !

Surpris par cette entrée à laquelle nous ne nous attendions pas, nous craquons, et un immense éclat de rire secoue tout le stage, au grand ébahissement de nos invités, après quoi tout est remis en ordre en quelques instants : ROCO reprend son blouson, NIVIERE le sien, je retire ma barrette de C.P. et les étudiants se voient alors dévoiler la supercherie. Après quoi nous leur expliquons ce qu'est réellement le stage.

Ils repartiront ravis, impressionnés par notre cohésion, notre joie de vivre, notre enthousiasme, dans le cadre d'une rigueur et d'une discipline de tous les instants, dont nous ne saurions imaginer l'absence. A la fin du stage, nous étions tous totalement imprégnés du message de Raoul ROCOFFFORT : droiture, rigueur morale, sens du devoir, altruisme, sens des responsabilités, obéissance, sportivité.

Avec émotion et fierté nous recevons notre barrette de C.P. le 30 Août à Beaufort, des mains du Chef CHOMIENNE, Chef du Centre PATUREAU-MIRAND, au cours d'une cérémonie officielle, et le 31 le stage prend fin. Chacun retourne dans son équipe.

Pour ma part, j'apprends avec plaisir que je suis affecté à l'équipe De Varax, au chalet de Belleville, avec RODET, un autre C.P. du stage qui vient de se terminer. Nous sommes avec Raoul ROCOFFFORT, qui rejoint l'équipe après quelques jours de permission, durant laquelle l'intérim est assuré par le Chef SACCONNEY.

Je me souviens que lorsque le C.P. de service sifflait le réveil, à 7 heures, on voyait systématiquement ROCO arriver parmi nous en tenue, rasé de frais, et il circulait d'une chambrée à l'autre pendant que nous sautions au bas de nos chabits et enfilions nos tenues pour le décrassage.

Levé chaque jour bien avant nous, à notre réveil il était déjà impeccable, chemise bleu clair et cravate noire, blouson et ceinturon, souliers cirés...

Avec un tel exemple de netteté, de propreté morale et physique, pas un seul d'entre nous n'aurait eu l'idée de tirer au flanc, de couper à la toilette matinale ou de tricher le moins du monde.

Sur une suggestion de ROCO nous avons décidé d'un commun accord de partager systématiquement entre tout le monde les colis que nous recevions de nos familles. Ainsi, pas d'inégalité, pas de jalousie. Partage pur et simple, camaraderie totale.

Un autre souvenir de cet automne 1942, à l'équipe De Varax : parmi les Volontaires se trouvait notre ami PEYRAMAURE, qui nous divertissait constamment par sa bonne humeur, sa gouaille, et qui nous impressionnait par les sauts acrobatiques et les plonges qu'il effectuait un peu partout et chaque fois qu'il le pouvait.

Après une abondante chute de neige sur le Beaufortain, sa hauteur était d'environ un mètre trente devant le chalet, entassée à la pelle à la suite du dégagement de divers passages.

« Chiche, dit un jour ROCO à PEYRAMAURE, que vous plongiez dans la neige du balcon du premier étage, debout ? »

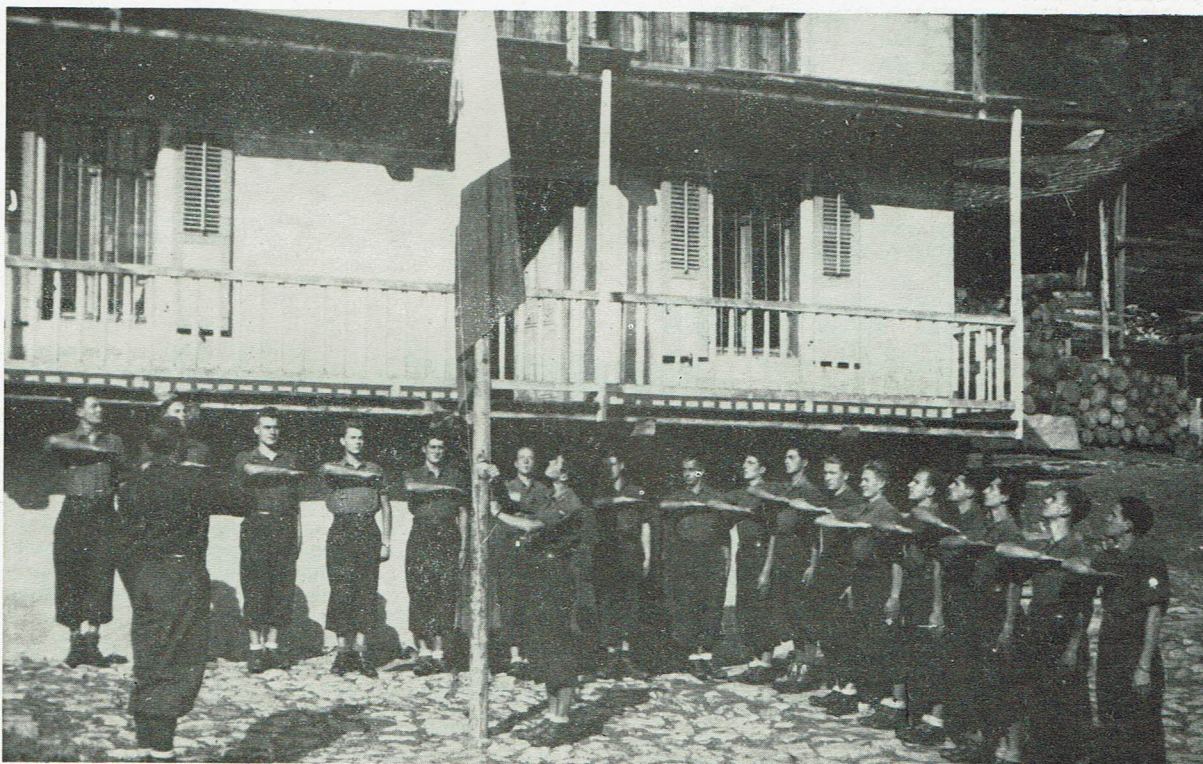
« Chiche » répondit PEYRAMAURE, qui exécuta un superbe saut cambré, les bras en croix, à l'angle, se

recevant impeccablement dans la neige où il s'enfonça jusqu'au-dessus du ventre.

J'ai quitté ROCO et le groupe de Belleville en Novembre, pour d'autres affectations, mais nous nous sommes retrouvés l'été suivant à Montroc, au Centre-Ecole, où il était instructeur. C'était du 11 Juin au 10 Août 1948, pour le stage de Chef d'Equipe que j'ai suivi non pas dans l'équipe ROCOFFORT mais dans celle du Chef JARRY.

Au cours de ce stage, d'aucuns ont murmuré en coulisse que c'est à l'initiative de ROCO qu'a été organisée la montée de nuit au Buet. Le 24 Juin, après dîner, il y a une longue veillée à l'extérieur, avec chants autour du feu de camp. A minuit on hisse les couleurs puis tout le monde, sac au dos, se met en route pour l'ascension nocturne du Buet, au sommet duquel nous arrivons un peu avant 5 heures. Là, nous admirons un spectacle grandiose, inoubliable : le lever du jour sur la Suisse et sur les aiguilles qui s'étalent face à nous et que nous décrit André TOURNIER, Chef-Instructeur Montagne du Centre-Ecole. Chaque sommet est nommé, de l'aiguille du Tour aux dômes de Miage. C'est féérique.

Quand le soleil lance ses premiers rayons sur nous, on attaque une vertigineuse et amusante descente en ramasse du glacier ouest du Buet, émaillée de nombreux dévisages, impressionnants mais sans gravité, nous sommes de retour au Centre-Ecole à 9 heures 30, où après une douche et un bon petit déjeuner nous reprenons le cours normal du stage.



Stage C.P. Août 42 à ARÊCHES. De gauche à droite : THIRIET, LANQUETOT, MATHIEU, LUTRINGER, MAGNIN, GALLET, RODET (au Drapeau), NIVIÈRE, BREYTON, CROZES, MOUSTIER, PRADES, ROLLY, GUILLAUMOND, SPITZ, GIROD ROUX, COIFFARD, CHENU.

Le 6 Août 1943, ROCO était en tête d'une des six cordées qui tentèrent la « traversée du Mont-Blanc » par le Col du Midi (où elles avaient bivouaqué de vingt heures à minuit, la veille au soir), le Mont-Blanc-du-Tacul et le Mont Maudit. Mais une fois passés le Col de la Brenva et le Mur de la Cote et parvenus à 4.500 mètres, en vue du sommet, le vent devint si violent que THOLLON et André TOURNIER décidèrent, sagement, de renoncer. En redescendant, par un couloir de glace extrêmement raide, vers le Grand Plateau, deux des six cordées (CLAVERIE et BONNAMOUR) firent une glissade spectaculaire d'au moins 800 mètres, sans autres dégâts que des ecchymoses, écorchures, crampons et piolets cassés. ROCO, encordé avec le stagiaire CALDERON et le Chef JARRY, fit preuve, tout au long de cette équipée, d'une extraordinaire maîtrise.

Le même jour, une expédition plus nombreuse du Centre-Ecole, partie des Grands Mulets, tentait le Mont-Blanc par la voie normale. Mais une fois atteints le Refuge VALLOT, ou la première « Bosse », la plupart des cordées durent s'incliner devant la puissance du vent : seules deux ou trois cordées purent parvenir au sommet.

De retour à Montroc, ROCO me dit en aparté qu'il faudrait, un jour ou l'autre, recommencer cette ascension et, cette fois, la réussir. Il le fit une semaine plus tard, le Vendredi 13 Août, avec quelques guides et chefs du Centre-Ecole, par un temps magnifique.

J'ai, moi aussi, rempli la mission, trois ans après, le 25 Août 1946...

Après ces quelques anecdotes, et pour terminer, j'aimerais reproduire ci-après le texte que ROCOFFORT a élaboré en 1942, lorsqu'il commandait le Groupe de Belleville, surnommé « le Groupe des fonceurs ». Ce texte était remis à tous les nouveaux Volontaires, le jour de leur arrivée, et commenté lors de la première veillée.

Le voici :

« VOLONTAIRE . . .

Si tu peux suivre la ligne de conduite qui t'est proposée sans te laisser influencer par la crainte,

Si tu sais te TENIR quand tous se laissent aller, et être ainsi un exemple sans en tirer gloire et vanité,

Si tu fais sans attendre et par simple amour de l'effort plus qu'il t'est demandé, et si dans la perfection d'un ouvrage l'on voit ta signature,

Si tu es capable d'agir ouvertement et selon ta pensée et si tu ne crains pas, après chacune de tes actions, de sanctionner ta conduite,

Si tu peux te dépenser pour chacun sans que l'on se sente ton obligé,

Si tu possèdes assez de joie en toi pour la faire rayonner sur l'Equipe, et si tu sais taire ta douleur et sourire quand même,

Si tu es assez FORT pour vaincre la nature et te vaincre toi-même ; et si tu OSES, alors qu'autour de toi les courages sont défaillants,

Si pour toi la vie n'a de valeur que par la trace qu'elle laisse,

Si enfin tu sais poursuivre tes efforts vers le vrai, vers le bien, vers le beau, sur une route souvent obscure, en un mot si tu sais « VOULOIR ET PERSÉVÉRER »...

. . . TU SERAS UN « FONCEUR ».

Robert LUTRINGER



LE TRÉSORIER

COMMUNIQUE...

Au cours de l'Assemblée Générale Mai 1985 le taux des cotisations pour 1986 a été fixé comme suit :

- Cotisation individuelle + Revue 145 F.
- Cotisation pour le conjoint 15 F.
- Cotisation totale 145 F. ou 160 F.
- Cotisation « Jeunes » + Revue 75 F.

L'augmentation de 5 F. vient seulement compenser celle des tarifs PTT pour l'expédition de la REVUE.

Si vous changez d'adresse, n'oubliez pas d'en informer le Trésorier ou le Secrétaire Général.

C.°C. P. 5412-73 W - PARIS

RECHERCHES :

La Revue n° 139 adressée aux abonnés ci-après nous a fait retour avec la mention : n'habite pas à l'adresse indiquée. Nos amis ont omis de nous informer de leurs changements de résidences :

J. LAMANILEVE, Golfe Juan

J. PIANA, Marseille

J. STEURER, Bourg en Bresse

Aidez-nous à les retrouver. Merci...